



Acta fabula
Revue des parutions
vol. , n° ,
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.19779>

“Avez-vous lu” *L’Arbre et la source* ?

“Did you read” *L’Arbre et la source* ?

Léo Mesguich



Pour citer cet article

Léo Mesguich, « “Avez-vous lu” *L’Arbre et la source* ? », Acta fabula, vol. , n° , , URL : <https://www.fabula.org/revue/document19779.php>, article mis en ligne le 03 Juillet 2025, consulté le 03 Juillet 2025, DOI : 10.58282/acta.19779

Léo Mesguich, « "Avez-vous lu" *L'Arbre et la source* ? »

Résumé - Cette recension propose de rouvrir, pour le quarantième anniversaire de sa parution, sur *L'Arbre et la source*, le deuxième livre de Michel Charles. En revenant sur sa thèse centrale, centrée sur la distinction théorique et historique entre deux « idéologies du texte » - la rhétorique et le commentaire -, on voudrait montrer à quel point l'appel à la réflexivité et à l'introspection théorique auquel convie l'ouvrage reste d'actualité, de même que la manière dont il parvient à concilier mise à distance tactique du commentaire et prudence historique.

Mots-clés - critique littéraire, Michel Charles, rhétorique

Léo Mesguich, « "Did you read" *L'Arbre et la source* ? »

Summary - On the occasion of its fortieth anniversary, this review focuses on *L'Arbre et la source*, Michel Charles's second book. By recalling his central thesis, centered on the theoretical and historical distinction between two "ideologies of the text" - rhetoric and commentary - we aim to show the extent to which the book's call for reflexivity and theoretical introspection remains relevant, as does the way it reconciles the tactical distancing of commentary with historical prudence.

Keywords - literary criticism, Michel Charles, rhetoric

“Avez-vous lu” *L’Arbre et la source* ?

“Did you read” *L’Arbre et la source* ?

Léo Mesguich

« *Tout vient de ce que le texte est considéré comme ayant un secret*¹ »

Longtemps, j’ai détesté le commentaire littéraire. J’avais un problème, un blocage avec cet exercice. La démarche et son but m’échappaient totalement : j’avais l’impression tenace que le commentaire s’apparentait, au mieux, à une paraphrase plus ou moins dissimulée² (plutôt moins que plus), au pire à des virtuosités de forts en thème naturellement inimitables et incommunicables (qui allait être le Prométhée qui irait voler le feu des commentateurs pour le révéler à nous, roturiers et roturières des lettres ?). Bref, cela me paraissait flou, étouffant et sans protocole : je restais un commentateur complexé. Un jour, lors d’un cours de Master, j’entendis parler de *l’Introduction à l’étude des textes* de Michel Charles. Le titre, dont je n’avais bien entendu pas perçu la légère et subtile ironie³, me fit miroiter la possibilité d’un remède à mes problèmes avec le commentaire. Je l’entamais, naïvement, en bibliothèque mais, je le reconnais avec honte, je ne parvins absolument pas à aller au bout, restant sur le seuil de ce qui m’apparaissait comme un livre important mais totalement hors de ma piteuse portée.

Le temps passa, les concours, et je tombai un jour par hasard, chez une bouquiniste du Mans qui avait tout un beau stock de la collection « Poétique », sur *L’Arbre et la source*. Je me plongeai dans l’ouvrage, qui me passionna, et ce fut cet opus, étonnamment, qui soulagea le premier mon angoisse du commentaire, et non *l’Introduction*. Étrange forme de sérendipité : non pas trouver ce qu’on ne cherchait pas, mais se rendre compte qu’on ne cherchait pas la bonne chose. Je croyais en effet que mon problème avec le commentaire était essentiellement d’ordre méthodologique, que ce qu’il me fallait, c’était un protocole, une manière de réussir

¹ Michel Charles, *L’Arbre et la source*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1985, p. 264.

² Et là, je pense évidemment à la pique, perfide mais si salutaire, que Michel Charles envoie aux commentateurs et aux pédagogues dans *L’Arbre et la source* : « Le commentaire ne construit rien, et si les pédagogues craignent tant la paraphrase, c’est peut-être, précisément, parce qu’elle les fascine » (p. 267, je souligne).

³ Dans la mesure où Michel Charles explique justement qu’il n’y pas à proprement parler de « textes » mais seulement une interaction entre un texte et un commentaire. Voir Franc Schuerewegen, « Le critique ironiste (Charles vs Bayard) », *Acta fabula*, 2008, <https://doi.org/10.58282/colloques.1026>, §35.

au mieux un banal exercice universitaire, alors qu’il importait beaucoup plus, en réalité, de *comprendre* mon malaise. En permettant cela, *L’Arbre et la source* m’apporta une solution bien plus précieuse qu’une quelconque méthode. Non seulement le livre donnait des repères, une façon de se situer, tant théoriquement qu’historiquement, dans notre rapport aux textes littéraires, mais il permettait surtout une lucidité inestimable sur ce qu’impliquent des gestes aussi apparemment anodins et anhistoriques, que « commenter un texte ». *L’Arbre et la source* me convainquit qu’il était plus urgent de répondre à « peut-on faire autre chose que commenter des textes ? » ou « qu’implique le fait de commenter un texte ? » qu’à « comment commenter ? », le *sens* de nos gestes critiques étant irréductible à leur mise en œuvre.

Au début de *L’Arbre et la source*, Michel Charles commence par une forme de *mea culpa* : si la critique peut apparaître vaine, alors que dire de la critique de la critique, la métacritique ? N’est-il donc pas dérisoire d’écrire, à mon tour, sur un texte déjà au deuxième degré ? Je ne le crois pas, d’autant que l’objectif de cette recension pour le moins tardive sera fort modeste⁴ : je n’aurai en effet pas l’ambition de *commenter* Michel Charles, ni d’établir une saisie globale et poussée de son œuvre théorique – certains ont déjà commencé à le faire⁵ –, mais plutôt de donner envie de (re)lire ou de (re)découvrir *L’Arbre et la source*, notamment à la jeune génération de chercheurs dont on fait partie et pour qui ce livre, qui fête ses quarante ans, n’est plus une référence incontournable : la mémoire théorique, comme l’autre, est sélective. Alors rouvrons *L’Arbre et la source* et allons-y.

Symptômes des discours secondaires

Paru dans la collection « Poétique » du Seuil en 1985, *L’Arbre et la source* est le deuxième livre de Michel Charles, après *Rhétorique de la lecture* (1977), et avant *Introduction à l’étude des textes* (1985) et *Composition* (2018)⁶. Le deuxième volet de ce « quatuor » est un peu à part. Si *Composition* prolonge en effet la méthode d’analyse des textes mise en place dans *l’Introduction*, qui était elle-même une « *Rhétorique de la lecture* bis revue à partir des hypothèses théoriques et historiques de *L’Arbre et la source*⁷ », le volume qui nous occupe fait donc plutôt office de

⁴ Les lecteurs de Michel Charles auront ainsi tout de suite reconnu dans le titre de mon texte la question qui, selon le directeur de Poétique, définit la critique mondaine...

⁵ Voir Christine Noille, « La construction logique du texte : réflexions sur les micro-analyses de Michel Charles », *Atelier de théorie littéraire de Fabula*, 2012, [en ligne](#) ; Dominique Combe, « Michel Charles : “Questions de théorie littéraire” », *Contemporary French and Francophone Studies*, 18, no 1, 2014, p. 38-55, <https://doi.org/10.1080/17409292.2014.882661> ; Andrei Minzétanu, *Le Courage de lire*, Genève, Furor, 2022.

⁶ Rappelons qu’*Acta fabula* a consacré tout un sommaire (vol. 20, n° 1, 2019) à ce dernier livre : « La classe de composition » (dossier critique n° 52), à l’initiative de Marc Escola et Jean de Guardia. <https://www.fabula.org/revue/sommaire11873.php>.

prolégomènes historico-théoriques au programme théorique de Charles. Rappelons l’idée générale : *L’Arbre et la source*, qui constitue le développement d’un article paru dans *Poétique*⁸, est consacré aux discours critiques, ou discours secondaires, et, plus précisément, à la façon dont ces différents discours secondaires se légitiment.

À cette fin, l’ouvrage propose une distinction capitale entre deux paradigmes fondamentaux définissant le rapport d’une société aux textes, notamment littéraires, et dont on trouve différents avatars dans l’histoire occidentale : *la rhétorique*, qui se penche éventuellement sur les textes et discours antérieurs mais à la seule fin d’en produire de nouveaux ; et *le commentaire*, centré sur la (re)lecture et l’actualisation incessante d’un ensemble de textes définis comme canoniques et irremplaçables. On le voit, c’est avant tout le statut des textes préexistants qui les distinguent : dans un cas, ces derniers ne sont qu’un tremplin contingent, la rhétorique étant un « instrument à fabriquer d’autres discours » (p. 12) ; dans l’autre, les textes du passé sont au cœur de l’activité d’écriture dont le but est précisément de veiller à leur entretien. L’arbre et la source du titre sont les emblèmes de ces deux « cultures »⁹ qui permettent de relire « l’histoire non de la littérature, mais de notre rapport à la littérature » (p. 316). Partant du point de départ que notre époque est largement dominée par le commentaire¹⁰, *L’Arbre et la source* invite ainsi à un complexe et salutaire exercice de réflexivité et de décentrement.

L’ouvrage se distingue des études habituelles des discours secondaires en ce qu’il ne prétend pas établir de typologie sur des critères méthodologiques ou formels. Michel Charles montre que compte moins ce que *font* les différents discours secondaires que ce qu’ils *veulent faire*, autrement dit comment *ils se légitiment*. L’idée du livre est en effet que pour étudier les discours secondaires, l’approche poéticienne ou générique ne suffit pas¹¹, et qu’il s’agit de prendre en compte le

⁷ Michel Charles, *Introduction à l’étude des textes*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1995, p. 13.

⁸ Michel Charles, « La lecture critique », *Poétique*, no 34, 1978, p. 129-151.

⁹ « La source est l’emblème du commentaire, qui se laisse porter par l’eau vive ou remonte le flot en quête d’une origine, mais toujours s’aventure dans les emportements et les tourbillons du texte. L’arbre est l’emblème de la rhétorique, qui classe et divise, décrit et ordonne une vivante architecture où tout se tient et où tout a une fonction » (p. 13).

¹⁰ Quarante ans plus tard, les différentes « écoles » contemporaines – écopoétique, *cultural studies*, génétique textuelle, humanités numériques ou médicales – laissent à penser que nous sommes encore massivement dans une époque du commentaire. Le retentissement d’ouvrages comme celui d’Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, de même que les travaux du groupe Transition, apparaissent ainsi comme autant d’emblèmes de notre culture du commentaire contemporaine. Si, depuis les années 1980, les masters de création littéraire sont apparus et que la recherche-crédation s’est développée, il me semble que le socle commun, tant des études secondaires que des cursus de lettres modernes, reste l’apprentissage de la *lecture*, sans même parler des épreuves des concours. Mais la question, délicate, reste ouverte.

¹¹ Pour montrer que la classification des genres critiques dépend davantage du rapport d’une société à ses textes que des genres littéraires, Michel Charles allègue l’exemple de l’âge classique, normatif et classificateur concernant les textes « littéraires », mais beaucoup moins pour les textes critiques (p. 41). Voir aussi p. 118 : « le discours critique est un discours parmi d’autres ; il a une existence purement relationnelle, il est autant en rapport avec les autres discours critiques ou littéraires contemporains qu’en rapport avec son objet ».

rapport aux textes que révèlent les différents genres critiques (p. 118). C’est une des grandes et belles idées du livre : le questionnement « métacritique », en apparence abstrait, aride et vertigineux, nous reconduit en fait à des problèmes anthropologiques fondamentaux : étudier la « secondarité », les « discours sur les discours » permet de faire l’archéologie de souhaits essentiels dans la mesure où « le discours sur le beau et le fonctionnement des textes et des langages est chargé de la totalité des désirs, espoirs, peurs et nostalgies d’une culture et d’une société » (p. 37-38)¹².

Comme *Introduction à l’étude des textes* et *Composition*, *L’Arbre et la source* est divisé en deux parties de longueur inégale : la première, synchronique et théorique, comme son nom l’indique (« Un tableau »), esquisse des archétypes des différents discours secondaires et introduit la distinction fondamentale entre rhétorique et commentaire. La deuxième, plus fournie, est davantage diachronique et revient sur trois périodes de l’histoire intellectuelle qui sont autant d’incarnations de la culture rhétorique ou de la culture du commentaire. Plutôt que résumer linéairement ces deux parties, je me concentrerai sur leurs apports théoriques et méthodologiques majeurs : je restituerai d’abord le « roman de la division¹³ » entre commentaire et rhétorique puis les spécificités, notamment méthodologiques, de la partie diachronique.

Lire ou écrire ?

Si ces deux « idéologies du texte » que sont le commentaire et la rhétorique s’opposent diamétralement, il faut toutefois rappeler qu’elles relèvent cependant de la critique professionnelle au sens large, c’est-à-dire une activité spécialisée, qui veut transmettre un savoir et qui fonde par conséquent une difficulté du texte¹⁴. Elle s’oppose ainsi à la critique mondaine : elle ne demande pas « avez-vous lu X ? » mais « avez-vous *bien* lu X ? », ce qui engendre inévitablement une forte dramatisation (p. 40)¹⁵. Mais quel que soit le type de critique, Charles fait émerger

¹² C’est ce qui apparente par moment l’entreprise de Michel Charles, notamment dans le passionnant chapitre sur l’imaginaire des discours secondaires et leur arsenal figuratif, aux recherches « métaphorologiques » du philosophe Hans Blumenberg. Comme chez Blumenberg, l’étude du plus figuratif et du plus abstrait dans nos discours secondaires porte en effet la trace de ce que l’on a *voulu savoir*. *L’Arbre et la source* paraît ainsi constituer une étude importante à « l’inconscient spéculatif de l’Occident », selon le terme de Michaël Fœssel pour désigner l’entreprise de Blumenberg (voir [sa recension de La Lisibilité du monde, Esprit](#), no 343, mars-avril 2008, p. 236).

¹³ J’emprunte cette expression à Christine Noille, voir « La forme du texte : rhétorique et/ou interprétation », *Fabula-LhT*, no 14, « Pourquoi l’interprétation ? », dir. Françoise Lavocat, 2015, <https://doi.org/doi.org/10.58282/lht.1521>, consulté le 30 juin 2024.

¹⁴ Michel Charles, qui n’est pas un pur constructiviste, nuance évidemment : « la difficulté est-elle donnée ou construite, ou, plus justement : le texte est-il compliqué, difficile ? ou bien est-il reçu comme difficile ? C’est l’analyste qui commence par rendre le texte opaque. Disons au moins que l’étrangeté est le fait d’une double mise en scène du texte par l’auteur et le lecteur professionnel. Mais, et quoi qu’il en soit côté auteur, le premier geste du professionnel est de montrer que tout n’est pas si simple » (p. 30).

une donnée fondamentale pour les comprendre et les distinguer, à savoir que leur dimension secondaire, précisément, ne va pas de soi, « travaille » les discours secondaires, tous hantés par la question de leur *autonomie* et une *nostalgie de la primarité* : « tout se passe comme si le grand problème du discours secondaire était de passer pour un autre » (p. 38).

Or, la rhétorique est précisément le type de discours secondaire qui a rêvé à la possibilité d’une autonomie totale, dans la mesure où elle « se permet une écriture hors de l’écriture des autres » (p. 186). Ainsi, la rhétorique « prend du champ » (p. 47) par rapport aux textes sur lesquels elle se penche, et dont elle n’est jamais dépendante : étudier un discours, pour le rhétoricien, n’est jamais qu’une propédeutique à l’élaboration d’autres discours. En d’autres termes, la rhétorique que Michel Charles appelle « spéculative », c’est-à-dire celle du critique-théoricien, en opposition à celle de l’orateur, ne sert pas les textes mais *s’en sert* (même si en toute rigueur, la rhétorique n’a pas affaire à des textes mais à des discours). C’est donc la dimension libératrice, j’allais écrire « émancipatrice », de la rhétorique que le discours anti-rhétorique du xix^e siècle a voilé : porter un regard rhétorique sur les textes littéraires, c’est les regarder d’égal à égal dans la mesure où le rhétoricien *casse leur autorité* et s’installe *dans un ordre discursif radicalement différent de l’objet qu’il analyse*. Si l’on veut, la rhétorique, c’est l’antidote parfait à ce que Florian Pennanech a théorisé sous le nom de « principe de Béguin », le mimétisme entre l’écriture critique et le texte analysé¹⁶. Le discours rhétorique est d’ailleurs à ce point indépendant du discours qu’il décrit qu’il n’est même pas fondamentalement citationnel (p. 55).

En plus de l’autonomie, deux autres critères permettent de saisir la démarche rhétorique, et de la distinguer de la culture du commentaire : la *transparence* et la *systematicité*. La systematicité, c’est celle de l’image de l’arbre : le discours rhétorique veut organiser et totaliser le donné. La question de la transparence est également essentielle : le discours rhétorique cherche un langage sans histoire, monosémique, qui échappe autant que faire se peut à la littérarité – sa scientificité est ainsi, paradoxalement, le gage de sa transparence¹⁷. Cette volonté d’universalité terminologique de la rhétorique est cruciale :

le rhétoricien veut être compris de tout le monde hors de toute affinité définie *a priori*. L’effort pour fixer la terminologie littéraire a aussi, et peut-être d’abord,

¹⁵ Ce qui ne veut en aucun cas dire qu’il y a hiérarchie : « L’efficacité de l’une et de l’autre ne se mesure pas sur le même plan [...]. Ces pratiques n’ont effectivement pas le même objet, elles ne se donnent pas les mêmes justifications, elles n’écrivent pas les mêmes discours ; » (p. 42).

¹⁶ Florian Pennanech, *Poétique de la critique littéraire. De la critique comme littérature*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2019, p. 79-81.

¹⁷ Mais cette modestie reste l’indice de la nostalgie de la primarité qu’on évoquait plus haut ; c’est donc une forme d’ambition : le discours rhétorique tente de nier sa secondarité.

pour but, en effet, d’élargir l’espace de la compréhension et de l’échange, de briser le jeu des allusions qui définit toujours une micro-société, où, dit Valéry, les termes ne s’entendent que si les personnes qui les emploient s’entendent elles-mêmes (p. 57).

À cette démarche centrifuge de la rhétorique s’oppose celle, centripète, du commentaire, utopique « science du particulier ». Par là, la culture du commentaire peut se définir en contrepoint de la culture rhétorique : le commentaire est non systématique ; il n’est pas autonome mais a besoin de la présence de son objet, d’où sa dimension fortement citationnelle ; enfin, il refuse une terminologie transparente, au risque de tomber dans le mimétisme formel. Fondamentalement, Michel Charles montre que le commentaire ne règle pas la question de son langage, contrairement à la rhétorique qui entend « remplacer un ensemble textuel par un ensemble notionnel » (p. 74). D’où la situation existentielle terrible du commentateur, « pris entre son humilité et son désir de récrire (et d’imiter) » (p. 74). Le commentateur ne peut en effet exister sans un patrimoine considéré comme irremplaçable et sans la fameuse difficulté des textes, qui justifie sa démarche consistant à les résoudre (quand la rhétorique prétend plutôt décrire les difficultés). Dans certaines pages, plutôt cocasses, le commentateur et le rhétoricien apparaissent ainsi presque comme des types, ou des caractères, se prêtant à une description comportementale : le premier est grave et lyrique, quand l’autre est un peu cynique et fera rire (p. 92-93).

Télescope et microscope

La deuxième partie de *L’Arbre et la source*, à mi-chemin du spéculatif et de l’historique, revient sur trois périodes de l’histoire intellectuelle qui sont autant d’incarnations de la culture rhétorique ou de la culture du commentaire : la scolastique médiévale, la rhétorique à l’âge classique et la scolastique moderne impulsée par Gustave Lanson à la fin du xix^e siècle. C’est l’occasion pour M. Charles de revenir sur le couple rhétorique et commentaire, pour le reprendre, l’affiner et le préciser – l’épanorthose est bien, à tous les niveaux, la figure « charlésienne » comme l’avait souligné Dominique Combe¹⁸. La dimension diachronique permet ainsi d’apporter trois précisions capitales au « tableau » de la première partie : l’histoire de nos rapports aux textes a plutôt été dominée par des ères scolastiques, pratiquant donc le commentaire (p. 129) (les âges rhétoriques étant l’exception) ; chaque époque est une forme de compromis : il n’y a pas eu de formes pures (p. 118) ; enfin, le passage d’une culture à une autre ne doit pas faire oublier qu’« il

¹⁸ Dominique Combe, « Michel Charles : “Questions de théorie littéraire” », art. cit., p. 45.

reste toujours quelque chose de la phase précédente, mais évidemment réinterprété à partir d’un autre point de vue » (p. 51).

Le face-à-face historique entre la scolastique médiévale et l’âge rhétorique permet de nuancer la dimension assez agonistique de la première partie du livre, qui prenait nettement le parti de la rhétorique. En effet, l’histoire montre qu’il n’est pas si facile, ni souhaitable, de « choisir » entre les deux cultures. La scolastique médiévale, archétype d’une culture du commentaire, se caractérise par trois dimensions : le savoir se constitue à partir de la lecture, cette lecture est collective et elle renvoie à une clôture. La scolastique médiévale est en effet décrite par Charles comme un dialogue entre professionnels de la lecture, fonctionnant comme une économie fermée, d’où le fait que ses heures de gloire coïncident avec des siècles où l’Université est très importante. Les discours secondaires produits par la scolastique sont marqués par un échange de plain-pied avec le texte, mais ceci, c’est son démon, favorise l’entremêlement et l’inflation des discours, ainsi que l’empilement des gloses. La scolastique tente à cela d’apporter un correctif mais qui reste tout à fait insuffisant : c’est le très ambigu appel au « retour au texte ». Michel Charles analyse longuement les présupposés et les contradictions d’une telle prétention : en effet, prétendre revenir au texte, c’est s’illusionner sur la possibilité d’une approche première ou naïve, dans la mesure où, pour Charles, le texte « n’existe » pas avant qu’on y fasse retour. D’autant que le commentaire rend ce retour au texte qui le fonde impossible à stabiliser, que ce soit en amont ou en aval : dans sa perspective, tout texte est susceptible d’être littéraire et commentable ; et aucun processus ne vient stopper la masse des interprétations venant étouffer le texte initial, auquel il s’agissait pourtant de revenir...

À l’opposé du circuit fermé scolastique, la rhétorique est « une idéologie du texte redéfinie en fonction d’un public » (p. 207) : il n’y a plus un corps de lecteurs professionnels soumis à un texte fondateur mais une dimension sociale généralisée, à l’origine des textes comme du point de vue de leur évaluation. Caractérisée avant tout par une désinhibition de l’écriture (p. 186), la culture rhétorique du xvii^e siècle assimile les résidus de la culture scolastique passée en promouvant la langue française : ce changement de perspective est décisif, car si « la langue tient lieu de texte » (p. 216), si on remplace la sacralité du texte par le génie de la langue, qui appartient à tous, alors on fait de chacun un auteur en puissance. Mais la rhétorique a aussi son démon, celui d’évacuer la littérature, ce que Michel Charles observe à partir de la querelle des Anciens et des Modernes. Radicalisée, la rhétorique peut en effet se passer complètement d’un ensemble de textes spécifiques qui serait « la littérature » : rationaliste et désacralisante, la rhétorique poussée à la limite n’a plus les moyens théoriques de préserver quelque chose comme une littérature, elle dissout cette dernière dans une pure logique

centrifuge. Ainsi, si dans une culture du commentaire, les textes risquent la noyade, avec la rhétorique, ils s’exposent à l’abandon pur et simple.

Cette deuxième partie, on l’aura compris, n’est pas un pur travail d’histoire des idées. Michel Charles esquisse plutôt un entrelacement du théorique et de l’historique, et ce avec des grandes variations d’échelle, compensant la « vue télescopique » proposée (plusieurs siècles en une centaine de pages) par des « études microscopiques » (p. 255). Ainsi, l’esquisse large qui est faite de la scolastique médiévale se conclut par une longue étude minutieuse de quelques passages de l’essai « Sur des vers de Virgile » de Montaigne, afin de donner à voir comment ce dernier mine de l’intérieur la démarche scolastique, pratiquant, véritable oxymore, un commentaire irrespectueux. Mêmes variations de focale dans les chapitres sur la rhétorique, entre saisies globales et analyses de détail de Furetière ou de Bouhours. D’un point de vue rhétorique, justement, l’utilisation de ces « exemples » dans *L’Arbre et la source* est tout à fait étonnante à la première lecture : contrairement à ce qu’on pourrait croire, ces textes analysés de près n’ont pas valeur d’emblèmes ou de simples illustrations, le point de vue microscopique complète le développement et le fait progresser au même titre que les idées plus générales, dans un mélange déconcertant d’intuitions et de déductions.

Que faire ?

La fin de *L’Arbre et la source* est l’occasion de revenir sur la nouvelle scolastique qui s’est ouverte avec Gustave Lanson et la III^e République, époque de la disparition de la classe de rhétorique au lycée : nous sommes les héritiers de cette scolastique. Comment se présente cette *scolastique revisited* ? Charles montre que la scolastique de Lanson est une scolastique prudente, une scolastique aseptisée qui connaît les erreurs de son ancêtre médiévale : l’idée sera en effet de « revenir au texte » mais en livrant un commentaire qui sera le moins *écrit* possible, ce sera l’explication de texte, qui lorgne vers un certain type de genre critique :

L’entreprise lansonienne vise à revenir aux textes sans produire de textes. C’est par là qu’elle est impressionnante – et naïve. La forme vers laquelle tend l’explication de texte, c’est l’édition critique, qui distribue, selon des modalités diverses, l’éclaircissement (glose grammaticale, renvoi au contexte) et l’interprétation [...] en marquant la différence absolue de l’apparat critique et du texte (p. 275-276)

Outre une refonte pédagogique, la scolastique de Lanson permet également un geste crucial, celui d’organiser une littérature nationale délivrée des textes antiques : les textes en français acquièrent la dignité des textes anciens. Mais cela

pose un problème méthodologique auquel tout professeur continue d'être confronté : comment justifier l'étude de textes *a priori* transparents d'un point de vue linguistique ? Il s'agit donc de fonder un nouveau type de difficulté. Lanson donne donc aux textes vernaculaires français, dans un même geste, autorité et (donc) difficulté. L'objectif des professeurs sera désormais d' « expliquer aux élèves pourquoi ils croient comprendre (c'est du français), mais ne comprennent pas (c'est du français d'une autre époque) » (p. 261). D'où la prédominance, dans l'explication de texte, de la dimension linguistico-historique : expliquer un texte, ce sera essentiellement *le traduire*.

L'entreprise de Lanson s'est uniquement vouée à la lecture, elle n'a rien fait pour satisfaire le désir d'écriture du critique. Les querelles bien connues entre Barthes et Picard, de même que l'essor de la poétique dans les années 1960 et 1970 sont ainsi pour Charles des symptômes de cette négligence volontaire. Le commentaire lansonien était en crise, une nouvelle forme de rhétorique se cherchait : ainsi, « [l]e structuralisme, dans les études littéraires, c'est le retour du rhétorique, et du coup sa mise en sourdine dans le sillage de la mise en cause diffuse du structuralisme » (p. 49-50).



Quarante ans après la parution de l'ouvrage, j'aimerais conclure sur le « et » du titre. De *L'Arbre et la source*, on retient surtout le grand partage entre deux paradigmes et la promotion de la rhétorique. Pour reprendre le terme de Christine Noille, on l'a surtout lu comme s'il s'intitulait *L'Arbre ou la source*¹⁹. Que le titre ait été ainsi rapporté à une alternative n'a rien d'étonnant : elle révèle une ambivalence indéniable dans le traitement de la distinction rhétorique/commentaire, les appels à la prudence historique côtoyant une indéniable volonté tactique de radicaliser l'opposition.

Vu d'aujourd'hui, il me semble pourtant que la distinction fondamentale que propose Michel Charles est surtout d'ordre théorique et méthodologique ; son insistance sur le fait que l'histoire ne montre majoritairement que des combinaisons avec des dominantes me paraît beaucoup plus importante. Il est à cet égard symptomatique que dans la partie diachronique, qui n'est pourtant pas si longue, Charles s'attarde autant sur les moments de transition qui donnent lieu à des formes hybrides (le commentaire irrespectueux de Montaigne ou la querelle Barthes-Picard). Le fait que je me sois réconcilié avec le commentaire grâce à un ouvrage qui le relativise tant n'est donc qu'un paradoxe apparent, car *L'Arbre et la*

¹⁹ Christine Noille, « La forme du texte », art. cit., §. 6.

source allie précisément relativisation *et* considération du commentaire, il le remet salutairement à sa place tout en montrant qu'il ne disparaît jamais réellement²⁰.

Ni traduit ni réédité, peu cité²¹, *L'Arbre et la source* est un livre apprécié, mais qui reste confidentiel. Il n'a pas connu la même fécondité que *l'Introduction à l'étude des textes*, ouvrage incontournable pour comprendre diverses propositions théoriques majeures du champ contemporain²². Si *l'Introduction* est décisive, en ce qu'elle met en place un protocole sans équivalent pour « l'analyse des textes, parente décidément pauvre de nos travaux, quelque peu négligée et par les historiens et par les poéticiens »²³, *L'Arbre et la source* ne l'est pas moins. C'est en effet un livre capital pour comprendre que nous ne pourrons jamais correctement saisir les objets qui nous intéressent en tant que spécialistes de littérature (les textes, les genres, les styles, les auteurs et autrices, les époques...) si l'on ne prête pas d'abord attention à ce que l'on *demande* aux textes. Plus encore qu'à une redécouverte du paradigme rhétorique, le livre de Michel Charles invite peut-être avant tout à une forme d'introspection théorique, rare dans les études littéraires, en nous rappelant que nous sommes peut-être moins les spécialistes d'un objet (« la » littérature) que de certains *gestes*, ou du moins que notre « savoir-faire » n'est pas moins important que notre savoir tout court.

²⁰ Ces mots de conclusion doivent beaucoup aux discussions avec Gabriel Meshkinfam, que je remercie ici chaleureusement.

²¹ Mentionnons toutefois la recension de *L'Arbre et la source* de Gerald Prince dans *Poetics Today*, vol. 7, no 2, 1986, p. 377-378, doi.org/10.2307/1772775.

²² À ce sujet, je renvoie à la présentation par Andrei Minzétanu de la réception du programme de la rhétorique spéculative (*Le Courage de lire, op. cit.*, p. 116-125).

²³ Jean-Louis Jeannelle, Andrei Minzétanu et Philippe Roger, « À refuser le formalisme, on s'interdit de comprendre bien des émotions ». Entretien avec Michel Charles », *Critique*, n° 858, Paris, Éditions de Minuit, 2018, p. 947-962, <https://doi.org/10.3917/criti.858.0947>.

PLAN

- Symptômes des discours secondaires
- Lire ou écrire ?
- Télescope et microscope
- Que faire ?

AUTEUR

Léo Mesguich

[Voir ses autres contributions](#)

leo-mes@hotmail.fr